

## *Atlal*

« Les significations ne sont ni grecques, ni indiennes, comme les langues sont perses, arabes et turques... Tu as connu la langue par la formation et l'héritage ; quant aux significations, tu les as picorées par l'appréciation, l'opinion, l'approfondissement et l'effort. »

Abû Hayyân at-Tawhîdî

*Atlal* : c'est, dans *L'Infante maure* de Mohammed Dib, le mot dont se sert le grand-père pour nommer les traces laissées par l'animal dans le désert rejoint par la petite Lyly Belle<sup>1</sup>. C'est le même mot que propose Hagg Barr pour avancer dans la quête d'un sens de la traversée, dans *Le Désert sans détour*<sup>2</sup> du même M. Dib, et qu'il tente de définir ainsi : « il faut se contenter d'à-peu-près comme : traces de campements abandonnés, signe d'une écriture mystérieuse » (p. 85). Et Hagg Barr se ressaisit vite pour reconnaître l'insuffisance de la définition : « mais ce sont campements du vouloir dire, haltes du sens. Tatouages aussi comme au front des femmes, dont la coquetterie à elle seule n'expliquerait pas le port » (p. 86). D'un roman à l'autre, le même mot, arabe, fait retour dans l'écriture en français, et cela ne peut que nous interpeller. Qu'est-ce qui a motivé l'écrivain pour recourir au mot de l'autre langue pour approcher ce que la langue peine à dire ? Car il est manifeste que M. Dib signale une méfiance requise à l'égard des mots. Il semble nous signifier qu'une langue échoue à permettre de dire... tout autant que l'autre langue d'ailleurs, laquelle ne peut que proposer un leurre du sens. Le désert est l'espace de la perte, du paysage mouvant, du vaste ponctué de mirages, leurre du voir, effacement continu... Nous avons cependant la consolation de la halte ; mais le chemin qui chemine nous appellera toujours.

Ce numéro de CELAAN se propose d'interroger la coprésence des langues dans l'espace littéraire maghrébin. En effet, les langues y cohabitent, collaborent, dialoguent, se concurrencent, se distribuent aussi les œuvres et servent, malheureusement trop souvent, des visées de division. Écriture de langue française / Écriture de langue arabe... Aussi est-il heureux de voir que les études ici réunies se tiennent du côté de l'écriture ; elles restent attentives au fonctionnement littéraire qui produit l'œuvre telle qu'elle se donne à lire, et à voir. Car M. Dib, en insérant dans son écriture le mot arabe, le donne moins à lire qu'à voir comme signifiant autre. Il insère ainsi une altérité dans l'écriture en français : une altérité radicale (quoique atténuée par les caractères latins qui transcrivent le mot arabe ; mais cela ne suffit pas pour garantir la compréhension puisque cela ne procure que l'illusion de lire...) pour le lecteur monolingue ; une altérité relative pour le lecteur bilingue qui peut convoquer le corpus littéraire arabe et sa tradition poétique classique du *wuqûf alâ al-atlal*, cette « halte sur les traces » qui montrait le poète pleurant le départ de l'aimée emmenée par les siens qui ont levé le camp... Mais savoir cela où peut-il conduire la lecture des romans en français de Mohammed Dib ?

---

<sup>1</sup> . M. Dib, *L'Infante maure*, Paris, Albin Michel, 1994, p.159.


<sup>2</sup> . M. Dib, *Le Désert sans détour*, Paris, Sindbad, 1992.

Le contact des langues dans le contexte maghrébin est certain. Là, supposons qu'il y a choix de la langue de la part de l'écrivain (nous savons, cependant, qu'il n'en est rien ; l'écrivain étant plutôt choisi et par la langue et par l'écriture qui l'accueille, passeur plus qu'inventeur, traducteur plus que créateur...). Passer par une autre langue pourrait signifier la distance prise par rapport à la langue première. Passer par l'autre langue pourrait permettre aussi de mieux entretenir la première. *Passer par* : question de chemin, pour le cheminement. Pour quel aboutissement ? Le sens ? Mais cheminer renvoie d'abord à l'élan, allant toujours dans le sens de l'avant, de l'échappée, laquelle se fait dans le sens qui (s')échappe lui-même, restant devant, visé, à venir. La première langue n'est donc pas un objectif, ni un point de départ. L'autre non plus, tout autant. Il est à se rappeler que la langue, toute langue, est un apprentissage progressif, jamais fini, qui reste à jamais à poursuivre. Cheminement aussi.

Une autre question : que faire, et comment, avec le cheminement des mots eux-mêmes ? Les mots se présentent parfois comme autonomes, dans ce qu'ils portent et ce qu'ils apportent. En eux l'on puise et, les reconnaissant ou y reconnaissant balises, l'on parvient à saisir des parts pour le reste du chemin. Car il y a cela qui se révèle dans notre rencontre avec les mots, fondateurs de l'activité de lire, comme de celle d'écrire, et dans la coprésence des mots avec les mots.

Mais que disent les mots aux mots en leur rencontre ? Et, osons la question, en quelle langue se parlent-ils ? J'entends et j'écoute, en écrivant cela, la musique –métissage sonore– qui lie et sert la poésie en langues arabe et espagnole, dans l'album de Abed Azrié, *Suerte*. Selon un mouvement d'alternance, les mots se répètent, les mêmes et autres à la fois dans l'habit changeant selon chacune des langues. Et la musique restera à entendre. Dans langue et hors langue.

Mais les langues se rencontrent ; l'une et l'autre s'entretiennent. Entretien réciproque. Elles se disent leurs choses en mots. Et il arrive que *ça marche*, allant son chemin de mot, se faisant...

 *Marcher, machâ* : l'une et l'autre de mes langues se regardent, à leur manière, au gré de leurs sens d'écriture et de lecture ; elles peuvent aussi coïncider, pour la danse de l'œil. Va-et-vient qui abolit le sens unique. Le relief de l'avancée peut naître ainsi de la graphie, calligraphie de jouissance, graphie une et double, qui se multiplie en donnant le visible et le lisible dans ses parties libres et conjointes, qui multiplie aussi l'origine ; car quelle initiale reconnaître dans ce(s) mot(s) des deux langues, de mes deux langues ? J'aime ici que l'origine se perde, au gré de ma main active, multiplicatrice, main qui mène le mot ailleurs et qui l'aime lui-même mêlé, mêlé de lui-même.

C'est peut-être cela le bilinguisme qui nous appelle avec le plus d'urgence aujourd'hui, le bilinguisme qui nous situe dans la perspective esthétique, du côté de la manière, dans la conjonction du visible et du lisible, vers la totalisation qui pourrait répondre à notre soif continue et nous permettre d'avancer davantage dans la résolution du tragique du langage, cela qui donne à dire que nous ne ne pouvons dire, tout en disant ?

*Atlatl* : c'est aussi cela qui reste au bout de notre lecture, cela qui provoquait les lamentations du poète arabe dans son désert de l'esseulement, face à la perte, vestiges

découverts, vents qui sifflent et répercutent l'écho du cri, sens du vaste, musique de l'être, deuil toujours à dépasser.

Najeh Jegham